

nouvelle (à vrai dire même pas une nouvelle du tout). Mais, plus simplement, ne signale-t-elle pas un besoin d'exotisme ? En consacrant la différence, la primauté donnée à la langue ne participe-t-elle pas du même besoin ? Il me semble que la langue n'est pas le seul facteur sur lequel se construit la singularité culturelle sourde. Une fois constaté que les facultés dont les hommes disposent ne sont pas uniformément distribuées, il convient de s'interroger sur la diversité des mondes perçus (ou la diversité des perceptions du monde) ; s'attacher alors à l'examen du rapport à l'espace, du rapport aux autres (en approfondissant et complétant par exemple les remarques faites à propos du regard), du rapport à leur propre corps qu'entretiennent ceux pour lesquels la langue des signes constitue le seul moyen de communication. Pour les sourds, leur corps est en même temps le lieu et l'outil de la signification – ce corps qui est, comme tous les autres, soumis aux aléas de la fatigue, de la maladie, du vieillissement, qui peut être gracieux ou maladroit... Le livre d'Y. Delaporte invite à une réflexion sur la relation entre la physiologie et la culture (comment l'une peut « susciter » l'autre), et, plus largement, entre les aptitudes humaines et les propriétés de l'univers. Il serait mal venu de reprocher à l'auteur de ne pas l'avoir menée : la tâche était trop importante, la nouveauté trop considérable. C'est véritablement tout un champ d'étude qui s'ouvre.

Il y a dans *Les sourds c'est comme ça*, bel exemple d'un livre pleinement ethnologique qui ne donne pas l'impression d'avoir été écrit uniquement pour des ethnologues, une dimension de vulgarisation délibérée. Elle tient au contexte historique actuel, celui d'une opposition entre, d'un côté, les tenants de la langue des signes – les sourds eux-mêmes – et, de l'autre, les partisans des prothèses, en l'espèce les « implants cochléaires » – une majorité de spécialistes de la surdité. Que l'existence des sourds comme communauté culturelle soit liée à la volonté, voire au combat (le mot n'est pas trop fort), des sourds eux-mêmes, de multiples exemples, historiques ou contemporains, le montrent. Y. Delaporte ne masque pas le parti qu'il prend dans cette querelle. Cet ouvrage scientifique est donc en même temps un texte partisan. Est-il besoin de préciser que c'est la qualité et la rigueur de son ethnographie qui ont amené l'auteur à soutenir ces positions ? ■

1. Entrepris que prolonge et précise la biographie d'Armand Pelletier, *Moi, Armand, né sourd et muet*, recueillie, présentée et complétée par Yves Delaporte, Paris, 2002, Plon, coll. « Terre Humaine ».

2. Cf. : Yves Delaporte, 1998, « Le regard sourd. Comme un fil tendu entre deux visages », *Terrain*, 30 : 49-66.

Anne-Marie Châtelet, Dominique Lerch, Jean-Noël Luc (dir.)

*L'École de plein air. Une expérience pédagogique et architecturale dans l'Europe du XX<sup>e</sup> siècle*

Paris, éditions Recherches, 2003, 431 pages.

par Arnaud Baubérot  
Université de Paris XII

Contemporaine de la découverte du bacille de Koch, l'aventure des écoles de plein air s'est achevée avec la généralisation du traitement antibiotique de la tuberculose, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Loin d'être fortuit, ce voisinage chronologique en dit long sur la manière dont le spectre de la phthisie a accompagné la naissance et le déroulement de cette expérience. En effet, alors que, depuis l'identification de l'agent responsable de l'infection, une part importante de la recherche médicale travaille à l'élaboration d'un vaccin et d'une thérapie médicamenteuse, un courant de médecins et de réformateurs sociaux continue de privilégier l'approche hygiéniste<sup>1</sup>. Refusant d'attribuer ses ravages à la seule virulence du microbe, ces derniers dénoncent le mauvais état sanitaire de la population comme la principale cause de l'ampleur du fléau et s'attachent à inventer de nouveaux moyens de l'endiguer. Leurs alarmes alimentent la réflexion et l'action d'un ensemble d'associations qui, comme la Ligue antialcoolique du docteur Legrain, le mouvement des cités-jardins ou les premières sociétés de colonies de vacances, cherchent, dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, à promouvoir une réforme hygiénique des modes de vie. L'école de plein air participe pleinement de cette volonté d'arracher les enfants à « l'air vicié des grandes villes », à l'insalubrité et au surpeuplement des quartiers populaires, pour mettre leurs constitutions chétives au contact bienfaisant de la nature.

Le mouvement des écoles de plein air plonge ses racines en Allemagne. Dès 1881, un certain Dr Baginsky avait proposé aux autorités de la ville de Berlin de créer une école de forêt (*Waldschule*) pour les enfants anémiés. Le projet n'eut pas de suites immédiates, mais l'idée de combiner enseignement et aération du corps – lieu commun des programmes de rénovation scolaire – poussa, ici ou là, à garder les fenêtres des classes grandes ouvertes en permanence. Il fallut attendre la première décennie du XX<sup>e</sup> siècle, pour voir de véritables écoles de plein air s'installer hors des agglomérations et s'équiper de manière à pouvoir donner l'enseignement en extérieur. En 1904, la première *Waldschule* fut inaugurée à Charlottenburg, près de Berlin. Implantée au milieu d'une forêt de pins, l'école disposait d'un ensemble de baraquements de bois, avec ou sans murs, et de terrains de jeux. Les leçons se donnaient le matin, si possible à l'extérieur. Après le repas et une sieste de deux heures

sur des chaises longues, en plein air, l'après-midi était consacrée aux exercices physiques et aux travaux manuels. La même année, une association d'instituteurs progressifs-libéraux et libéraux-socialistes belges fonda une école de plein air à Heide-Kalmthout près d'Anvers. Une Ligue française pour l'éducation en plein air vit le jour en 1906. Puis, l'année suivante, une école ouvrit à Lyon, grâce au soutien actif du directeur du bureau de l'hygiène et du maire Édouard Herriot. Les expériences de ce type se multiplièrent dans toute l'Europe et aux États-Unis. En 1917, on dénombrait 222 écoles de plein air, aussi bien publiques que privées, accueillant des enfants pré-tuberculeux ou, dans certains cas, des enfants normaux.

Cet essor se poursuit durant l'entre-deux-guerres. Des associations nationales se créent. Avec l'aide de bienfaiteurs privés ou de subventions publiques, elles soutiennent les écoles ou encouragent de nouvelles créations. Des architectes de renom – comme Eugène Baudoin et Marcel Lods (à Suresnes) – inventent des formules pour concilier les contraintes de l'enseignement scolaire à la volonté d'exposer les élèves à l'air et au soleil. Enfin, des congrès internationaux permettent la confrontation des idées et des expériences (à Paris, en 1922 ; Bruxelles, en 1931 ; Bielefeld et Hanovre, en 1936). À la fin des années trente, plusieurs milliers d'écoles de plein air sont en activité, en Europe, en Amérique du Nord et du Sud et en Afrique du Nord.

C'est à retracer l'histoire de cette institution originale – et pratiquement oubliée de nos jours – qu'Anne-Marie Châtelet, Dominique Lerch et Jean-Noël Luc ont voulu consacrer un colloque international réunissant des chercheurs de champs historiques multiples (historiens de la médecine, de l'éducation et de l'architecture), à la Sorbonne, en décembre 2001, puis, le présent ouvrage, qui reprend et permet d'approfondir les trente communications du colloque.

Soucieux de donner à cette démarche une dimension véritablement internationale, les auteurs ont employé la première moitié du recueil à étudier les conditions de naissance et de développement des écoles de plein air dans différents pays européens. Abordant celles-ci sous l'angle de leur dimension médico-pédagogique, comme pour l'Allemagne (H. Ludwig), la Belgique (M. Depaep et F. Simon) ou les Pays-Bas (E. Taverne et D. Broekhuizen), ou à travers leur dimension architecturale, comme pour l'Angleterre (A. Saint), l'Espagne (P. P. Penzo) ou la Suisse (B. Maurer), ces études n'éclairent pas seulement les circonstances particulières de l'implantation des écoles de plein air dans tel ou tel pays. Le jeu des similitudes, des échanges et des influences réciproques montre que la multiplication de ces écoles, dans le premier tiers du xx<sup>e</sup> siècle, est portée par un vaste courant de pensée, imprégné d'hygiénisme, d'eugénisme et de naturisme, qui traverse, à cette époque, l'ensemble des sociétés occidentales. Rédigés par des chercheurs étrangers, ces articles – tous publiés en français et en anglais –

font en outre accéder à des sources et à une historiographie qui, faute de traduction, reste souvent méconnue en France.

La seconde moitié du livre est consacrée à approfondir successivement les questions de l'implication des médecins dans la création et le fonctionnement de ce type d'école, de leurs liens avec les mouvements de rénovation pédagogique, des innovations architecturales qu'elles suscitent et des relations qu'elles entretiennent avec les municipalités qui les accueillent (et, parfois, les encouragent). Ici encore, la richesse du projet entreprend tout au croisement des approches. Il n'est pas fréquent qu'une recherche pluridisciplinaire se concentre simultanément sur le même objet, ni qu'un même ouvrage rassemble les écrits de spécialistes d'histoire de la médecine (G. Heller et P. Guillaume, par exemple), de l'éducation (J.-N. Luc et A. Savoye) et de l'architecture (A.-M. Châtelet et M. Denès). D'ailleurs, c'est tout le paradoxe des écoles de plein air. Recyclant sans grandes modifications la traditionnelle cure d'air et de suralimentation, procédé thérapeutique employé dans la lutte contre la phthisie depuis les années 1850, l'école de plein air repose sur des conceptions médicales indéniablement surannées et médiocrement efficaces. Pourtant, l'association de ce mode de traitement archaïque avec l'enseignement primaire a suscité des innovations, tant pédagogiques qu'architecturales, d'une grande richesse qui, pour certaines, ont survécu à ces écoles. Abondamment illustré, enrichi d'une vaste bibliographie d'envergure européenne, cet ouvrage apporte une contribution importante à l'histoire des projets de réforme sociale de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle. ■

1. Cf., par exemple, les formules lapidaires d'éminents professeurs de la faculté de médecine de Paris, comme Louis Landouzy – « L'alcoolisme fait le lit de la tuberculose » – ou Georges Hayem – « La phthisie se prend sur le zinc ».

Anne et Marine Rambach  
*Les intellos précaires*  
Paris, Fayard, 2001, 328 pages.

par Sylvie Malsan  
Société d'Ethnologie française

Depuis sa publication, l'ouvrage réapparaît de temps à autre, dans les colonnes de la presse, au fil de l'actualité sporadique d'une précarité en réalité assez peu connue, la précarité de ceux qui exercent une profession « intellectuelle ». Pour une fois, il ne s'agit pas ici de commenter des travaux scientifiques, mais de présenter une réflexion journalistique sur l'environnement professionnel dans lequel sont produits un certain nombre de ces travaux.